

—Tu sais, mère, Valentin ne perd pas courage... Il croit maintenant être sûr de retrouver l'assassin...

Elle lui confierait sans doute aussi ses impressions. Cela passionnerait Bérengère, cette recherche. Et ce serait à sa mère qu'elle le dirait ! Est-ce que vraiment elle aurait la force nécessaire pour supporter pareille et inconcevable torture ? Est-ce que la mort ne vaudrait pas mieux ?

Bérengère s'adressait à Clotilde :

—N'est-ce pas, mère, que c'est beau ce qu'il veut faire là ?

—Très beau, disait-elle.

—Et tu penses comme moi, n'est-ce pas, mère ? Tu penses que M. de Séverac n'était pas coupable ?... C'était un vaillant et un fort ?... S'il avait eu à se venger de Lafistole, il se serait vengé au grand jour, à la face du monde, comme un galant homme ! Il n'aurait pas choisi la nuit, les bois, comme font les lâches... n'est-ce pas ? mère ?

—Je pense comme toi, mon enfant.

Alors, Bérengère câlinant M. d'Hautefort :

—Tu vois, père, je fais des recrues. Voilà ma mère qui déjà partage ma conviction... Et cela sur ma seule parole, alors qu'il n'y a point de preuves encore. Que sera-ce donc, lorsque nous en aurons ?

Jean-Joseph se taisait.

Il croyait, ainsi que Daniel, à la culpabilité de Séverac et il estimait que les tentatives de Valentin n'aboutiraient pas.

Mais il avait eu, à ce propos, avec son fils, un entretien duquel il était résulté que Daniel favoriserait ces tentatives de tous ses efforts.

D'une rigoureuse probité tous les deux, d'une conscience droite et scrupuleuse, ils ne voulaient avoir aucun reproche à s'adresser.

Clotilde avait une autre inquiétude, aussi grave que celle que lui inspirait le projet de Valentin.

Elle pensait aux papiers volés dans la caisse de Chavarot par Lafistole.

Qu'étaient-ils devenus ?

Elle avait espéré que le notaire lui écrirait vite à ce propos, mais les jours s'étaient passés et elle n'avait rien reçu.

Le silence de Chavarot augmentait son angoisse.

Cependant le notaire n'avait pas perdu de temps.

Il savait que les perquisitions de la police parisienne dans l'appartement de la rue de Tournon n'avaient pas amené de résultat.

Il était donc tranquille pour quelques jours.

Il était allé trouver le propriétaire de Lafistole, s'était assuré que plusieurs termes étaient dûs par son ancien clerc, ce qui constituait au propriétaire un droit sur les meubles. D'autre part il n'y avait pas eu de réclamations de créanciers.

Chavarot s'arrangea avec le propriétaire, racheta les meubles et prit le loyer à son compte afin d'être libre d'entrer, à sa guise, dans l'appartement.

Tout cela avait pris du temps.

Quand il fut libre, il visita de fond en comble tous les meubles, sans oublier le moindre coin.

L'entresol du caissier était simplement mais élégamment meublé.

Assez petit, il comprenait seulement trois pièces principales, un salon, une chambre à coucher et une salle à manger qui était inutile à Lafistole puisqu'il ne prenait jamais ses repas chez lui, et qu'il avait transformée en une sorte de salon-fumoir, meublé bizarrement. Il y avait encore vestibule, cuisine et deux grands cabinets dont l'un attenante à la cuisine avait été aménagé en salle de bain et cabinet de toilette.

Les meubles étaient surtout des sièges, canapés, chaises et fauteuils profonds, de petits secrétaires agrémentés d'incrustations de nacre, une table-bureau, une grande armoire normande fermée par une énorme serrure d'un assez joli travail, commode Louis XV.

Au premier coup d'œil, Chavarot, en entrant là, jugea que si le dossier Bastien était caché dans l'appartement, il ne lui serait pas difficile de l'y découvrir.

—Et s'il y a des secrets à quelque meuble, murmura le notaire, je saurai bien les deviner, dussé-je, à coups de hache, briser en menus morceaux tout ce qu'il y a ici. J'en ai le droit. Tout m'appartient.

Il avait soigneusement fermé la porte d'entrée, afin de ne pas être dérangé dans ses recherches.

Les clés étaient aux meubles.

Et dans l'armoire normande et un cabinet noir, tous les vêtements de Lafistole étaient rangés ou pendus.

Chavarot passa la journée entière à visiter, fouiller, retourner, brisant tout ce qui ne s'ouvrait pas.

Tous les vêtements de Lafistole lui passèrent par les mains, pantalons, gilets, vestons, redingotes, pardessus.

Il déchira les doublures. Il déchira le matelas, les oreillers, le traversin.

Il n'oublia ni un coin ni un objet, soulevant les tapis, les déclouant, décousant les thibaudes, enlevant les étoffes tendues sur les murs,

sondant les parquets afin de s'assurer qu'aucune planche détachée ne servait de cachette.

Il apportait je ne sais quelle fièvre à ses recherches, car il était guidé en cela par son affection pour Clotilde, pour la famille d'Hautefort et aussi par le devoir.

N'était-il pas de son devoir, en effet, de retrouver le dossier Bastien ? N'est-ce pas à lui qu'on l'a confié ? N'en est-il pas responsable ? N'est-ce pas sa faute s'il l'a perdu.

Et quand il eut tout vu, tout visité, quand il fut bien sûr de n'avoir rien oublié, il fut pris d'un profond désespoir.

Il n'avait rien trouvé.

Il devenait évident que Lafistole n'avait pas gardé chez lui le dossier Bastien.

Il avait dû le confier à quelqu'un, le mettre en lieu sûr.

Ou bien, l'enfermant dans quelque coffret, était-il allé l'enterrer dans un coin désert de la campagne, aux environs de Paris ?

Tout cela était possible.

Lafistole mort, il devenait bien difficile de savoir ce qui s'était passé...

Mais Chavarot était trop l'ami de Clotilde pour se contenter d'une seule recherche.

Il recommença à plusieurs reprises, sans plus de succès.

Ce fut alors qu'il vint à Orléans.

Il n'avait pas voulu écrire à Clotilde quel avait été le résultat de ses recherches. Il craignait malgré tout, qu'elle ne fût en butte aux soupçons de son mari. Il préférerait la voir pour lui tout dire.

Il n'eut pas besoin du reste de parler pour qu'elle comprît, à sa préoccupation, à sa tristesse qu'il n'avait pas réussi.

Quand ils furent seuls :

—Rien, n'est-ce pas, dit-elle.

—Rien, hélas !

—Mon Dieu, où est passé ce dossier ? Qu'en a-t-il fait ? Si on le retrouve, s'il tombe entre les mains de mon mari, non seulement Daniel apprendra la honte de mon nom, l'odieux crime de l'homme qui fut mon père, mais il devinera vite, grâce aux lettres qu'il possède, que je connaissais Lafistole... et que...

Elle s'arrêta infiniment troublée.

Elle allait dire que c'était elle qui avait tué le misérable, à Chavarot, auquel elle avait affirmé le contraire.

Elle allait se trahir.

Elle regardait, effarée, le notaire silencieux et grave.

Lui n'avait aucun doute.

Qu'elle se trahit ou non, il était convaincu que Lafistole avait été tué par Clotilde.

Cela était si visible, ce qu'elle souffrait, la pauvre femme, qu'il ne pouvait pas la blâmer ; il ne pouvait que la plaindre de toute son âme.

Et elle, s'entêtant dans ses dénégations, et d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme, lui dit :

—Valentin n'a pas perdu l'espoir de faire réhabiliter le nom de son père. Il doit consacrer toute son intelligence à retrouver le meurtrier de Lafistole, car en bon fils il ne croit pas à la culpabilité de M. de Séverac.

—Vous avez revu Valentin ?

—Il est venu hier nous raconter ses projets.

—Et vous les approuvez, sans doute ?

—Certes ! dit-elle...

—Vous ne croyez pas non plus que M. de Séverac soit coupable ?

—Non...

—Et vous ne soupçonnez personne ?

—Comment le pourrais-je ?

—Que dit Bérengère ?

—Elle a encouragé Valentin dans son projet.

Le bossu prit les mains de Clotilde, les baisa d'un long baiser fraternel.

Ses yeux s'étaient emplis de larmes.

Il pensait :

—Comment ne meurt-elle pas d'une pareille torture ?

La fille liguée avec Valentin contre la mère !

Elle crut qu'il l'avait pénétrée et murmura :

—Que pensez-vous donc, Georges !

—Je pense que jamais, certes, femme ne fut plus malheureuse que vous !

Elle voulut protester, mais n'en eut pas le courage.

Elle se contenta de baisser la tête, les lèvres crispées par un sanglot qu'elle retenait avec peine.

Le lendemain, au Palais, Daniel vit arriver Valentin.

Le jeune homme était vêtu de noir et son visage était d'une grande pâleur.

—Vous persistez dans votre résolution, mon cher enfant ? lui dit M. d'Hautefort.

—Plus que jamais !

Daniel avait préparé le dossier. Il le remit à Valentin.